

qu'un compagnon de voyage voulait lui faire admirer : "Moi, j'aime mieux les bosquets de l'Opéra."

L'Académie française est visitée par la mort avec une assiduité et une persistance qui ressemblent à une ironie, quand on sait que les quarante se nomment immortels, dans le style officiel et consacré. Cela veut dire sans doute que les académiciens vivent tant qu'ils ne sont pas morts, à la manière de M. de Marlborough. L'année dernière, l'immortalité des quarante avait été compromise par la mort de Campe non, de Nodier, de Casimir Delavigne, remplacés par MM. Saint-Marc Girardin, Mérimée et Sainte-Beuve. A peine l'année 1845 est-elle au quart de sa course, que déjà deux autres immortels sont tombés sous la fau x meurtrière, comme disent encore certains académiciens de la vieille école. L'un est Etienne, auquel nous avons déjà payé notre dette nécrologique ; l'autre est Alexandre Soumet, qui a suivi de quelques jours l'auteur des *Deux Gendres* sur ces bords, ainsi que l'a dit Racine, qu'on ne repasse jamais.

Alexandre Soumet était né en Provence, sous le ciel poétique des troubadours, selon l'expression de M. Patin, qui est venu saluer sa tombe et y jeter un dernier adieu, au nom de l'Académie. On peut dire qu'Alexandre Soumet ne démentait pas sa patrie ; il y avait du troubadour dans son affaire ; je veux dire que Soumet chantait toujours, et qu'en lui la posée était, si on peut le dire, un chant naturel, une harmonie innée ; du vers, il aimait moins la substance que la sonorité ; ses héminstiques étaient comme autant de pédales et de cordes mélodieuses qui jetaient dans l'air des notes tantôt douces, tantôt éclatantes, dont il ne restait souvent que le murmure qui se prolongait d'abord et mourait peu à peu dans l'éten due.

On devine qu'avec cette faculté de semer un vers comme le premier venu sème une parole, Alexandre Soumet a dû être un poète second, abondant, surabondant et intarissable. Si quelque chose étonnait dans Alexandre Soumet, c'était en effet de lui voir, par hasard, exprimer une pensée sans accompagnement du rythme, de la mesure et de la rime ; on cite comme une exception très-rare les jours où il parlait et écrivait en prose. Ses œuvres poétiques sont donc nombreuses et considérables ; il a fait des tragédies, des élégies, des poèmes, en grande quantité, et des épopees qui surpassent en luxe éclatant, en déorations poétiques, en dépenses inouïes de rimes et d'héminstiques, tout ce que les œuvres épiques connues jusqu'à lui avaient pu donner et proli gner. Ce sera à son successeur à l'Académie d'analyser ces richesses et de les peser à leur juste poids, si toutefois les discours de réception ressemblent à une équitable balance, ce dont je doute, pour les avoir vu pencher du côté de l'éloge et de l'adulation.

Quant à nous, qui ne prétendons, en aucune sorte, au fauteuil d'Alexandre Soumet, nous nous contenterons de dire sans hyperboles, qu'il fut non-seulement un poète second et distingué, mais un homme doux, assable, généreux, excellent, amoureux de ses vers, sans dénigrer jamais ceux des autres, comme font souvent les amants pour les maîtresses qu'ils n'ont pas, et les poètes pour les vers qu'ils n'ont pas faits. Le caractère de Soumet participait beaucoup du caractère de sa poésie : comme elle, il s'élevait dans les sphères immatérielles, et avait quelque chose de noble et de chevaleresque ; l'exaltation était son état ordinaire : il voyait tout, à travers le prisme de sa poésie ; et tandis qu'il se plongeait ainsi incessamment, dans le surnaturel et dans l'idéal, on peut croire qu'il ne songeait guère aux réalités de la vie ;

aussi Alexandre Soumet est-il mort pauvre, et si on m'a pas trompé, l'Académie a contribué aux frais des funérailles ; qui ont été touchantes et pleines de regrets. Le catafalque était éclairé de flammes bleues, diaphanes, éclatantes, qui semblaient représenter l'image des vers de l'illustre mort.

L'agonie de Soumet a été longue et cruelle ; elle a duré, pour ainsi dire, près d'une année tout entière ; depuis le milieu de 1844 jusqu'au jour de sa dernière heure, Soumet avait toujours été en s'affaiblissant ; dans les derniers temps, son pauvre corps, chétif et retiré sur lui-même, faisait peur à voir.

L'âme cependant survivait dans ce corps déjà sans vie : Soumet est mort courageusement, pieusement, parlant de Dieu et de la poésie, et recommandant à ses amis, avec la tendresse d'un père qui abandonne un enfant qui vient à peine de naître, sa dernière tragédie encore inachevée : "Je te la confie, disait-il à son plus cher compagnon, tu en auras soin, tu la recueilleras, tu la feras jouer, non pas pour moi, dont on ne parlera déjà plus, mais pour elle ; quant à moi, si ma chère tragédie réussit, je ne veux pas qu'on me nomme ; je ne le veux pas ! à quoi bon ? mon temps est fait ; toi, mon ami, qui as encore à vivre, tu te feras nommer à ma place !"

Je n'ai pas besoin de vous dire que cette seconde mort d'académicien a doublé la liste des candidats qui aspirent à l'immortalité, et que la mort d'Etienne avait déjà mis en campagne ; par la mortalité académique qui a lieu depuis un an, le métier d'académicien devient un véritable martyre, ce ne semble ; les trente-neuf survivants ne sont-ils pas en effet tenaillés, torturés, écartelés sans relâche, tirés à dix ou douze candidats, du matin jusqu'au soir et tout le temps de l'année, tandis que les suppliciés de la place de Grève en étaient quittes autrefois pour le supplice à quatre chevaux.

On nomme parmi les principaux solliciteurs et aspirants à l'un et l'autre fauteuil, M. Casimir Bonjour et M. Empis, tous deux auteurs de comédies applaudies ; M. Vitet, autrefois homme de lettres et spirituel écrivain, aujourd'hui conseiller d'Etat ; M. Alfred de Vigny, qu'il suffit de désigner par son nom pour rappeler ses œuvres ; il est aussi question de M. de Rémusat ; quant à M. Vatout, il paraît que le courage lui a manqué pour cette nouvelle candidature. M. Vatout se présentait depuis dix ans à peu près, avec une ténacité héroïque, et à chaque mort, s'offrait pour entrer dans les rangs. Il paraît qu'enfin il s'est lassé d'espérer inutilement, et qu'aujourd'hui, voyant que l'Académie ne veut décidément pas de lui, il prend son parti en brave, et fait des chansons et des épigrammes contre la rebelle. M. Vatout est un fin renard qui dit à qui veut l'entendre, que les raisins de l'Académie sont trop verts. M. Vatout les a lorgnés cependant assez longtemps d'un œil de convoitise, pour leur laisser le temps de mûrir.

Nous avons parlé souvent de l'épidémie de concerts de toutes espèces qui s'est emparée de la ville, et la livre, en victime infortunée, aux violonistes, aux violoncellistes, aux flûtistes, aux cornistes, et surtout aux pianistes ; mais le mal, loin de diminuer, s'est tellement accru cette semaine, malgré le cri d'alarme, qu'il est urgent d'avertir l'autorité que si elle ne prend pas, pour arrêter cette maladie, des mesures promptes et efficaces, les pianistes et autres illustres en île, ne pouvant plus se loger dans les salles de concerts qui en regorgent, vont se répandre dans les rues, sur les places publiques, dans toute l'étendue des boulevards, et empêcher la circulation des piétons et des voitures. "Qui nous délivrera des Grecs et

des Romains !" a dit un certain poète, las de Rome et de la Grèce, c'est bien le cas aujourd'hui de s'écrier : "Qui nous délivrera des pianos et des pianistes !" Les journaux de musique, les murs et les colonnes dispersés par la ville, les vitres des marchands de musique, sont couverts, du haut en bas, d'annonces incroyables et d'affiches monstres qui sonnent la trompette en l'honneur de M. *ut, re, mi* ; de mademoiselle *fa, sol* ; de madame *la, si, ut*, et de leur piano ; tous les jours de la semaine et du mois, sont dévoués au piano, bon gré mal gré, par douzaine, vingtaine, cinquantaine de pianistes entassés l'un sur l'autre, et plus merveilleux les autres que les uns. Lundi M*** pianiste donnera son beau concert ; mardi, madame*** pianiste donnera son superbe concert ; mercredi, M*** pianiste donnera son magnifique concert ; jeudi, madame*** pianiste donnera son étonnant concert ; vendredi, M*** pianiste donnera son admirable concert ; samedi, madame*** pianiste donnera son concert sans pareil ; et ainsi de suite, sans repos et sans rémission, du lundi jusqu'au dimanche inclusivement. Je demanderai maintenant comment tous ces pianos et pianistes peuvent trouver des oreilles pour aller les entendre ; et je maintiens que si un citoyen de Paris, même le plus vorace, était condamné à dévorer tous ces concert de pianistes et de pianos, sans en manquer un seul, il n'y survivrait pas, et mourrait d'une affreuse indigestion au bout d'un mois ; qu'y a-t-il, en effet, de moins nourrissant et de plus sec que le piano ? et cependant on nous en fourre avec inhumanité. N'est-il pas bientôt temps de nous servir autre chose ? J'aimais autant la trompette marine qui charmait si fort M. Jourdain.

Nous avons reçu un billet de faire part qui nous annonce le mariage de mademoiselle Nourrit, fille du célèbre artiste si fatallement ravi à l'art musical ; mademoiselle Nourrit épouse un négociant de Paris. On sait que Nourrit avait laissé plusieurs enfants, tous dignes, par leurs sentiments et par leur intelligence, d'être les fils d'un tel père. Cette circonstance, d'un mariage récent a réveillé les souvenirs qu'Adolphe Nourrit a laissés de lui, comme homme excellent et comme artiste distingué. Sa mort si imprévue et si fatale, ses qualités charmantes et supérieures, ne permettaient pas d'ailleurs que sa mémoire pût jamais éteindre dans le cœur de ceux qui l'avaient connu et aimé ; cette amitié, cette affection, cette admiration survivantes viennent de se manifester sous une forme visible et réelle. On frappe en ce moment une médaille destinée à perpétuer le souvenir du regrettable artiste si longtemps admiré ; sur la face de la médaille, on verra le portrait de Nourrit, couronné de la palme lyrique, et de l'autre, on lira ces simples mots : "A Adolphe Nourrit, ses amis." Malheureusement les médailles sont impuissantes, et ne sont pas revivre le talent qui n'est plus, le génie enseveli et couché silencieusement dans la tombe ; mais, du moins, elles le rappellent, le consacrent, et attestent la reconnaissance de ceux qu'il a émus et charmés.

La direction de l'Opéra-Comique va décidément changer de mains ; M. Crosnier abdique le pouvoir, et se retire dans ses terres, dit-on, avec quelque soixante mille livres de rentes, si plus ne passe, qu'il aurait gagnées à faire chanter la musique de Boieldieu, de Nicolo, et d'Auber ; que devient la morale de la fable de la Cigale et de la Fourmi ?

La cigale ayant chanté,
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.

Il est évident, et l'exemple de M. Crosnier